MAX-PLANCK-GESELLSCHAFT

MAX-PLANCK-INSTITUT
FÜR EUROPÄISCHE RECHTSGESCHICHTE

MAX PLANCK INSTITUTE
FOR EUROPEAN LEGAL HISTORY

www.rg.mpg.de

Max Planck Institute for European Legal History

research paper series

No. 2018-13 • http://ssrn.com/abstract=3287684

Manuela Bragagnolo

Les voyages du droit du Portugal à Rome

Le 'Manual de confessores' de Martín de Azpilcueta (1492–1586) et ses traductions

Published under Creative Commons cc-by-nc-nd 3.0

creative commons

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

Les voyages du droit du Portugal à Rome

Le 'Manual de confessores' de Martín de Azpilcueta (1492–1586) et ses traductions*

Manuela Bragagnolo

Introduction – 1. 'Epitomizer' le droit : présence et absence de traduction – 2. Du portugais au castillan : réécrire un texte, ou les effets du traduire – 3. La fabrique d'un texte et l'imprimerie comme outil – 4. Du castillan au latin : les enjeux de l'*autotraduction* – Considérations conclusives

Introduction

La traduction joua-t-elle un rôle dans la 'fabrique' des textes, et notamment des textes juridiques à la Renaissance ? L'histoire éditoriale très complexe du *Manual de confessores* du célèbre canoniste espagnol Martin de Azpilcueta (1492-1586), plus connu comme le *Doctor Navarrus*, permet de voir, en action, le rapport riche et articulé entre la traduction (notamment l'*autotraduction*) et la production du savoir juridique au XVIe siècle.

Nommé « Iuris monarcha », comme le définit son premier biographe le juriste Simon Magnus de Ramlot, Azpilcueta était considéré comme une « bibliothèque de droit » vivante[1]. Il fut une véritable autorité à son époque et il eut la « chance involontaire » de « suivre physiquement » les passages les plus importants de l'histoire de la péninsule ibérique et de l'Église, en se déplaçant d'une ville à l'autre et d'un pays à l'autre dans des moments cruciaux pour l'histoire politique et religieuse[2]. Dans le cadre de son activité de professeur aux Universités

---

* Cette contribution a été présentée à la conférence internationale « Traduire à la Renaissance. 3e session/Tradurre nel Rinascimento/Translating in the Renaissance », organisée par Ivano Paccagnella (Université de Padoue) et Jean-Louis Fournel (Université Paris 8, IUF, UMR Triangle), Paris, Université Paris 8 et Maison d'Italie, 24-26 Octobre 2017, et est actuellement en cours de publication dans le volume *Traduire dans l'Europe de la Renaissance/Tradurre nell'Europa del Rinascimento*, sous la direction de Jean-Louis Fournel et Ivano Paccagnella, Genève, Droz, 2019.

1 Simon Magnus Ramlotaeus, *Vita excellentissimi iuris monarchae Martini ab Azpilcueta Doctoris Navarri*, Romae, Apud Victorium Elianum, 1574: « Ipse vero lectione assidua, & meditatione diuturna, pectus suum fecit bibliothecam iuris ».

2 Pour une reconstruction exhaustive de la biographie de Azpilcueta voir Vincenzo Lavenia, *Martín de Azpilcueta. Un profilo*, « Archivio Italiano per la Storia della Pietà », 16 (2003), pp. 15-157 (pour la citation voir p. 71, nous traduisons). Voir aussi Wim Decock, *Martín de Azpilcueta*, in *Great Christian Jurists in*

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

de Salamanca (1524-1538) et de Coimbra (1538-1554) - centres qui donnèrent les premières solutions aux problèmes liés à la découverte du Nouveau Monde[3] -, en tant que consulteur auprès des rois de la péninsule ibérique, et ensuite, comme juriste du tribunal romain de la Pénitencerie apostolique (1567-1586), il fut appelé à trouver dans le droit canon et dans la théologie morale les solutions aux questions les plus épineuses auxquelles, dans un monde devenu « universel »[4], les empires espagnol et portugais, les missionnaires jésuites au Brésil et, puis, la papauté devaient faire face : solutions qu'il intégra dans son très connu *Manual de Confessores* (Manuel des confesseurs). Dans ce livre, relativement petit, le *Doctor Navarrus* condensa tout son savoir juridique, mis à jour, au fur et à mesure, avec les nouvelles normes du Concile de Trente ; selon son biographe, avoir une copie du Manual signifiait avoir une bibliothèque très riche et un trésor précieux avec tout ce qui était nécessaire au salut des âmes[5]. Ayant le titre de « Manuale » parce qu'il devait être consumé par l'usage dans les mains de tout le monde, le *Manual* d'Azpilcueta eut un succès extraordinaire[6].

La *Manual* fut ainsi un véritable « *best seller* du XVIe siècle »[7], comptant environ cent-soixante-treize éditions, traductions et *compendia* imprimés en moins de quatre-vingt ans[8]. Répondant à l'exigence, affirmé par le Tridentin, d'avoir des instruments pour la formation des confesseurs et des prélats, ce texte fut adopté rapidement par le Jésuites dans leur cours[9] et devint ensuite la base des discussions établies par le Concile sur les cas de conscience[10]. Son succès alla rapidement au-delà des bornes européennes. Des études sur les bibliothèques des

---

Spanish History, ed. by Rafael Domingo and Javier Martínez-Torrón, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, pp. 116-132.

3 Pour une nouvelle perspective sur l'École de Salamanca et la production globale du savoir, voir Thomas Duve, *La Escuela de Salamanca : un caso de producción global de conocimiento? Consideraciones introductorias desde una perspectiva historico-juridica y de la historia del conocimiento*, The School of Salamanca Working Paper Series (2018-02), pp. 1-29, urn:nbn:de:hebis:30:3-376152.

4 Cfr. Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance,* Lyon, ENS Éditions, 2003.

5 Simon Magnus Ramlotaeus, *Vita excellentissimi iuris monarchae Martini ab Azpilcueta Doctoris Navarri*, cit.

6 Cfr. Iulius Roscius Hortinus, *Vita Martini Alzpilcuetae i.u.d. eximii Navarri*, in Martinus ab Azpilcueta, *Operum*, tomus primus, Romae, ex typographia Iacobi Tornerij, 1590, « … cui nomen Manuale indidit, quod manibus omnibus teri debeat ».

7 Vincenzo Lavenia, *Martín de Azpilcueta. Un profilo,* cit., p. 15. Sur la fortune du texte dans la péninsule italienne voir Miriam Turrini, *La coscienza e le leggi. Morale e diritto nei testi per la confessione della prima età moderna*, Bologna, Il Mulino, 1991, p. 72.

8 L'on fait référence à la bibliographie des éditions, traductions et *compendia* parues entre 1549 et 1625, compilée par Emilio Dunoyer, *L'« Enchiridion confessariorum » del Navarro*, Pamplona, 1957, pp. 77-108, qui, bien qu'imparfaite, constitue un excellent point de départ pour des recherches ultérieures.

9 Giancarlo Angelozzi, *L'insegnamento dei casi di coscienza nella pratica educativa della Compagnia di Gesù*, in *La "Ratio Studiorum". Modelli culturali e pratiche educative dei Gesuiti in Italia tra Cinque e Seicento*, a cura di G. P. Brizzi, Roma, Bulzoni, 1981, pp. 121-162: 143-144; John W. O' Malley, *The First Jesuits*, Cambridge - London, Harward University Press, 1993, p. 146.

10 Paolo Prodi, *Settimo non rubare. Furto e mercato nella storia dell'occidente*, Bologna, Il Mulino, 2009, p. 225; Patrick J. O'Banion, *"A priest who appears good". Manuals of confession and the construction of clerical identity in early Modern Spain*, « Dutch Review of Church History » 85 (2005), 1, pp. 333-348: 336.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

missions[11] ainsi que des recherches sur le commerce du livre entre l'Europe et le Nouveau Monde, ont montré que le *Manual* était parmi les textes les plus répandus, on pourrait dire dans le monde entier[12].

Si, donc, le succès et l'importance du texte au XVIe siècle a été largement mise en lumière, ce qui n'a pas été souligné jusqu'au présent c'est qu'il n'y a pas eu qu'un seul *Manual de confessores*. L'histoire éditoriale de ce texte fut marquée par de nombreuses transformations, opérées par l'auteur, qui témoignent de la nécessité de repenser, modifier et mettre à jour constamment l'ouvrage, et cela tout au long de sa vie. De cette manière le livre de départ, un petit *in octavo* en langue vulgaire, notamment en portugais (Coimbra, 1549), et la version pour ainsi dire 'définitive', largement retravaillée - un volumineux *in quarto* -, en latin (Rome, 1573), furent deux manuels très différents, adressés à des lecteurs différents et avec des buts complètement distincts.

Ce processus de modification et de mise à jour n'est pas étonnant pour une époque comme l'époque moderne, dans laquelle l'« instabilité » était une qualité « inhérente » des textes imprimés[13], en lien direct avec la multiplicité des acteurs engagés dans la production d'un imprimé, qui soulève des questions fondamentales de paternité d'un livre[14]. Ce qui est, probablement, plus intéressant est que les révisions et transformations du texte furent réalisées très souvent en passant par la traduction de ce dernier : initialement en traduisant d'une langue vulgaire à l'autre et enfin du vulgaire au latin. Si, d'un côté, certaines traductions (notamment les traductions vers l'italien, parues en Italie à partir de 1567[15]) furent réalisées par des traducteurs, le voyage linguistique du *Manual* du portugais au castillan au latin, auquel sont consacrées les pages suivantes, eut lieu entièrement sous le control de Azpilcueta : il fut ainsi le produit d'un processus d'« auto traduction » ou de traduction, l'on verra, en équipe, qui alla généralement (mais non exclusivement) de pair avec les voyages d'Azpilcueta du

[11] Voir en particulier Cândida Barros, *Intérpretes e confessionários como expressões de políticas linguísticas da Igreja voltadas à confissão*, *DELTA: Documentação de Estudos em Lingüística Teórica e Aplicada*, v. 27 *(2011),* n. 2, pp. 289-310: 293. Sur la présence du *Manual* à Goa ainsi qu'au Japon voir: *Documenta Indica, III* (1553-1557), ed. by Joseph Wicki S. J., Romae, Apud Institutum Historicum Societatis Iesu, 1954, p. 153; *Documenta Indica* XVI (1592-1594), ed. by Joseph Wicki S. J. and John Gomes S. J., Romae, Apud Institutum Historicum Societatis Iesu, 1984, p. 639; Jesús López Gay, *La primera biblioteca de los Jesuitas en el Japón (1556). Su contenido y su influencia*, « Monumenta Nipponica », vol. 15, n. 3/4 (Oct. 1959 - Jan. 1960), pp. 350-379: 364-365.

[12] Sur l'importance du texte dans le marché du livre entre l'Europe et le Nouveau Monde voir Patrick J. O'Banion, *"A priest who appears Good". Manuals of Confession and the Construction of Clerical Identity in Early Modern Spain*, cit., p. 336.

[13] David McKitterick, *Textes imprimés et textes manuscrits. La quête de l'ordre (1450-1830)*, traduction d'Oristelle Bonis et Lise Pomier, Lyon, ENS Éditions, Institut d'histoire du livre, 2018, p. 157.

[14] Cfr. Michel Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur?* in Id, *Dits et écrits*, I (1954-1969), éd. établie sous la direction de D. Defert et F. Ewald, avec la collaboration de J. Lagrande, Paris, Gallimard, 1994, pp. 789-821.

[15] Cfr. Martín de Azpilcueta, *Manuale de confessori et penitenti*, in Napoli, appresso a Raimondo Amato, 1567, *Edit16,* CNCE, 3667. Pour une première liste des traductions vers l'italien, réalisées à partir de l'espagnol par le père franciscain Niccolò da Guglionesi (Naples, 1567, à partir de l'édition en castillan 1553 ; Venise en 1569, à partir de l'édition 1556) et du latin par Camillo Camilli (Venise, 1583) voir Emilio Dunoyer, *L'« Enchiridion confessariorum » del Navarro*, cit., pp. 95-99.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

Portugal à Rome et avec les contextes linguistiques et politiques dans lesquels le *Manuel* fut repensé, retravaillé et, enfin, réécrit[16].

Mais la traduction (cette fois dans la direction plus classique du latin au vulgaire) caractérisa aussi le moment génétique du texte. Dans son *Manual de Confessores*, Azpilcueta condensa et, pour ainsi dire, 'épitomisa' le savoir juridique dont il était un des experts les plus réputés, et cela passa avant tout par un processus de « traduction culturelle », du latin (la langue du droit et de l'Eglise) de ses ouvrages érudits, au vulgaire d'un manuel pragmatique, pensé pour être concrètement utilisé par les confesseurs et pénitents[17]. Ainsi, si l'on considère attentivement la genèse du texte, on peut dire que le *Manual* du *Doctor Navarrus* fut marqué par une parabole linguistique très particulière, un aller-retour, pour ainsi dire, du latin aux langues vulgaires.

Dans les pages suivantes on verra dans quelle mesure la traduction, le fait de penser le texte dans une autre langue, joua un rôle dans la 'fabrique' du *Manual* de Azpilcueta. D'abord, une analyse comparée des paratextes des différentes éditions nous permettra de comprendre, dans les mots de l'auteur, quelles furent les pratiques de traductions adoptées, ainsi que les différentes logiques qui, selon Azpilcueta, étaient à la base des éditions en vulgaire et en latin du texte. En même temps, on regardera de près un chapitre, le chapitre six du *Manual* consacré aux circonstances du péché, visant à comprendre, dans l'action, le mécanisme complexe d'évolution du texte, d'une langue à l'autre et d'une édition à l'autre. Enfin, on prêtera une attention particulière aux spécificités matérielles de ces éditions, pour voir si et comment l'imprimerie fut un « outil » pour repenser le texte dans une autre langue[18].

---

[16] Sur l'« autotraduction » voir les travaux de Jan Walsh Hokenson, Marcella Munson, *The Bilingual Text: History and Theory of Literary Self-Translation*, Manchester, UK & Kinderhook (NY), USA, St. Jerome Publishing, 2007; *Self-Translation: Brokering Originality in Hybrid Culture*, ed. by Anthony Cordingley, London, New Delhi, New York, Sidney, Bloomsbury, 2013. Sur la traduction "en équipe" voir *Collaborative Translation: from the Renaissance to the Digital Age*, ed. by Anthony Cordingley et Céline Frigau Manning, London, Bloomsbury Academic, 2017.

[17] Sur la question de l' 'épitomisation' du savoir juridique érudit dans le *Manual* d'Azpilcueta je me permets de renvoyer à Manuela Bragagnolo, *Managing Legal Knowledge in Early Modern Times. Martín de Azpilcueta's Manual for Confessors and the Phenomenon of « Epitomisation »*, in *Knowledge of the Pragmatici: Legal and Moral Theological Literature and the Formation of Early Modern Ibero-America*, ed. by Otto Danwerth and Thomas Duve, Leiden/Boston, Brill, 2019 à paraître (titre provisoire). Sur le concept de traduction culturelle voir Peter Burke, *Cultures of Translation in Early Modern Europe*, in *Cultural Translation in Early Modern Europe*, ed. by Peter Burke and R. Po-chia Hsia, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, pp. 7-38: 9.

[18] De l'imprimerie comme un outil qui influença aussi la méthode des humanistes parle Ann Blair en faisant référence au travail érudit de Conrad Gessner. Cfr. Ann Blair, *Humanism and Printing Press in the Work of Conrad Gessner*, « Renaissance Quarterly », LXX (2017), pp. 1-37.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

1. 'Epitomiser' le droit : présence et absence de traduction

Azpilcueta travailla à son *Manual* pendant plus que trente-cinq ans et au travers des différentes éditions et traductions il le modifia largement. Plusieurs acteurs participèrent à ces processus. Les paratextes racontent, au moins dans la représentation donnée par Azpilcueta à son lecteur, les différentes pratiques de traduction et de réélaboration du texte. Si, d'un côté, des précautions sont nécessaires à l'interprète contemporain dans la lecture des paratextes, qui se plient parfois à des exigences commerciales, les informations contenues dans les dédicaces au lecteur sont particulièrement intéressantes.

Si l'on regarde la préface au lecteur de l'édition de 1549, on apprend avant tout que le point de départ de cette histoire ne fut pas un texte écrit par Azpilcueta. Le texte parut à Coimbra en 1549 ayant comme titre *Manual de confessores* avait été le fruit de la plume d'un franciscain portugais de la *Provincia da Piedade*, qui, pour l'humilité qui distinguait son ordre, reste anonyme, et que l'historiographie a identifié comme Rodrigo do Porto[19]. Sur cet auteur, par ailleurs, on n'a pas d'informations. Le frère du roi, l'inquisiteur général de Portugal, Dom Henrique, est celui qui avait chargé Azpilcueta, qui à l'époque était professeur à l'Université de Coimbra, de lire le texte, d'en évaluer le contenu en tant que censeur et éventuellement de le publier[20]. À ce texte, revu et amélioré, Azpilcueta ajoute une section en castillan, placé en ouverture, concernant l'explication de certains passages du texte qui, selon le cercle de lecteurs parmi lesquels le texte imprimé avait circulé, avaient semblé obscurs[21]. Cette édition apparaît chez les imprimeurs de l'Université, João Barreira et Joao Alvarez, qui deviendront, à partir de l'édition suivante de 1552, les imprimeurs du roi.

La publication de ce texte s'insérait dans le contexte de la réforme religieuse au Portugal promue par Dom Henrique, et répondait avant tout à l'exigence d'un manuel simple et accessible pour le clergé ignorant[22]. Dom Henrique, en effet, avait placé l'imprimerie au cœur

---

[19] Martín de Azpilcueta, *El doctor Martin de Azpilcueta Navarro al lector*, in MC1549; Id., *Al muy alto, y muy excellente señor, el Cardenal Infante dom Henrique*, in MC1552. Pour des considerations interessantes sur le rapport entre Azpilcueta et le frère franciscain voir Antonio Pereira da Silva, *A primeira suma portuguesa de teologia moral e sua relação com o « Manual » de Navarro*, « Didaskalia » V (1975), pp. 355-404: 368; Maria de Lourdes Correia Fernandes, *Do manual de confessores ao guia de penitentes. Orientações e caminhos da confissão non Portugal post-Trento*, « Via Spiritus » 2 (1990), pp. 47-65. Les premières attributions du texte à Rodrigo do Porto (d'ailleurs, sans indication des sources utilisées ou d'informations ultérieures) se trouvent en Manuel do Cenáculo Vilas Boas, *Memorias históricas do ministério do púlpito*, Lisboa, Na regia officina typografica, 1776, p. 142; Diogo Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, III, Lisboa, Ignacio Rodriguez, 1741, p. 654; Id., *Bibliotheca Lusitana*, I, Lisboa Occidental, Antonio Isidoro da Fonseca, 1752, p. 213. Sur la Provincia da Piedade voir Manoel de Monforte, *Chronica da Provincia da Piedade primeira Capucha de Toda a ordem, e Regular Observancia de nosso Serafico Padre S. Francisco*, Lisboa, Na Officina de Miguel Manescal da Costa, 1751.

[20] Martín de Azpilcueta, *El doctor Martin de Azpilcueta Navarro al lector*, in MC1549.

[21] Martín de Azpilcueta, *Declaracion de algunos passos dubdosos, por el mismo doctor Martin de Azpilcueta Navarro,* in MC1549.

[22] Cfr. Amelia Polonia, *Espaços de Intervenção religiosa do Cardeal Infante D. Henrique : atuação pastoral, reforma monástica e Inquisição*, Porto, IHM-UP, 2005, pp. 17-37; Ead., *D. Henrique. O Cardeal-rei*, Circulo de Leitores, 2005.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

de son programme de réforme religieuse[23]. Il promut ainsi et finança de nombreux livres adressés aux confesseurs[24], qui témoignent en particulier de la nécessité de leur donner l'essence de la doctrine théologique et canonique : de condenser et rendre accessible les « fleurs » du droit et de la théologie[25]. Le travail d'Azpilcueta sur le texte de 'Rodrigo' se situe dans ce contexte, et témoigne de la tendance à renforcer le lien entre droit et théologie morale, qui devint de plus en plus fort avec le Concile de Trente, et cela en consolidant la pratique, déjà présente dans les manuels pour les confesseurs du Moyen âge, de résoudre les cas de conscience en recourant à des arguments juridiques[26]. On peut penser que cela revenait, pour le *Doctor Navarrus*, à adapter le texte de départ à sa propre forme de penser de juriste et canoniste.

Ces injections du droit dans la structure existante du *Manual*, en vingt-sept chapitres, sont visibles à partir de l'édition parue à Coimbra, en 1552. Et, dans la préface au lecteur de cette édition, Azpilcueta parle d'un travail collaboratif avec le franciscain anonyme de la *Provincia da Piedade* (Rodrigo), auteur du texte paru en 1549 : notamment, il fait référence aux échanges des papiers entre eux, en soulignant l'accord de ne pas spécifier les parties travaillées par l'un et révisées par l'autre, mais de le considérer comme un travail conjoint[27]. Dans ce contexte la traduction fait l'objet d'une réflexion spécifique. Azpilcueta souligne le grand effort intellectuel de traiter brièvement (des mots comme « brevissimamente », « summa brevedad », « breves y claras » sont très fréquents dans le paratexte) et en langues vulgaires (portugais et castillan) langues - dit-il - qui ne traversent pas les Pyrénées, le savoir juridique exprimé dans ses commentaires en latin - qui, en revanche, était la langue la plus répandue dans la plupart de l'Europe - , et d'utiliser ce savoir, traduit et abrégé, pour donner des solutions à des cas de conscience nouveaux et complexes[28]. La traduction, réalisée dans ce travail en équipe avec le

---

23 José Pedro Piva, *Bispos, imprensa, livro e censura no Portugal de Quinhentos*, « Revista de Historia das Ideas », 28 (2007), pp. 687-737: 691.

24 Cfr. Maria de Lurdes C. Fernandes, *As artes da Confissão. Em torno dos manuais de confessores do século XVI em Portugal*, « Humanística e Teologia », 11 (1990), pp. 47-80: 76-79. Voir aussi Giuseppe Marcocci, *I custodi dell'ortodossia. Inquisizione e chiesa nel Portogallo del Cinquecento*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2004, pp. 155-175.

25 Voir, par exemple, Francisco de Monzón, *Prologo endereçado al mui alto y muy poderoso Rey nuestro segnor don Juan tercero deste nombre*, in Id., *Norte de confessores*, Lisboa, en casa de Luis Rodriguez librero del rey, 1546.

26 Cfr. Wim Decock, *Theologians and Contract Law. The Moral Transformations of the Jus Commune (ca. 1500-1650)*, Leiden-Boston, Martinus Nijhoff, 2014, particulièrement p. 44.

27 Martín de Azpilcueta, *Al pio Lector, el doctor Martin de Azpilcueta Navarro. Salud*, in MC1552: « Y communicado esto con sus paternidades, y considerando que por algunos respectos no conuenia que esto se hiziesse en su solo nombre, ni enel solo mio, ni que se distinguesse lo del uno delo del otro Acordamos que por la charidad christiana, que principalmente busca la gloria de Jesu Christo, el me comunicasse los trabajos, que puso em componerlo : e yo a el los que ponia por mi parte en reformarlo, y que dasse comun de ambos y hablassemos en el iuntos, sin dezir esto puso el uno, y aquello añadido, quito, o mudo el otro, conformandonos en todo, y quando unanimes, como es uno el espiritu, que hemos desseado ».

28 Martín de Azpilcueta, *Al pio Lector, el doctor Martin de Azpilcueta Navarro. Salud*, in MC1552 « … porque nos paresciera mas conveniente para la conservacion y augmento de nuestra authoridad (la qual para mas servir a Dios, se deve procurar por las personas publicas) sacar en limpio, con la mitad de trabajo, y estu-

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

franciscain, devient ainsi un élément fondamental dans l'‘épitomisation' du droit, fonctionnel à l'exigence de donner au « simple confessor » les instruments pour accomplir la tâche du juge du tribunal de la conscience.

On peut voir ce processus à l'œuvre si l'on compare le chapitre six du *Manual* avec le commentaire d'Azpilcueta, en latin, du *Decretum* de Gratien, notamment au chapitre *consideret* (D. 5 c. 1 *de paen*), qui ouvre la cinquième *distinctio* de la large section du *Decretum* dédiée à la pénitence, le 'tractatus' *De Poenitentia*[29] : les deux - le chapitre six et le commentaire - sont consacrés aux circonstances du péché. L'apport, immédiatement visible, de Azpilcueta est notamment celui d'ajouter, en ouverture du chapitre rédigé par Rodrigo, la définition juridique des circonstances du péché, qu'il tire de son commentaire, tout en la résumant et en la traduisant en langue vulgaire : la circonstance du péché, selon S. Thomas et les autres, était un accident de ce qui est un péché, « a circumstancia do peccado, segundo a mente de S. Tho[mas] & outros, he hum accidente daquilo, que he peccado »[30], (tiré du « *Et quidem circumstantia actus in genere deffiniri potest esse accidens actus humani secundum Thomam in illa q. 7 art. 1. Et per consequens circumstantia peccati accidens quoddam ipsius erit peccati* »[31]).

Si, donc, d'un côté la traduction constitue un élément fondamental dans ce processus d'épitomisation du droit dans un manuel pratique, l'absence de traduction constitue elle aussi un élément intéressant. Si, en effet, la traduction concerne les 'injections' de doctrine érudite dans le texte, l'absence de traduction est le trait distinctif des notes en marge de page. Avec ces injections du droit le texte devient de plus en plus érudit et les notes en marge de page, qui 'sortent' du texte à partir de cette édition, enregistrent clairement ce mouvement. Non seulement les notes deviennent de plus en plus importantes et articulées mais les références érudites 'restent' en latin. Les notes constituent ainsi un indice de la présence, à côté

---

dio, lo que sobre muchas partes del Decreto y Decretales años ha, tenemos en Latin (comun lengua de la mayor parte de Europa) escritos y prometidos a nuestros oyentes, y a otros muchos : y por falta de tiempo para los perfectionar retenidos, que con doblando trabajo y tiempo ocuparnos en hazer esto en romance Portugues y Castellano, que no passa los montes Pyreneos. […] Ca en verdad algunas medias paginas ay en esta reformacion, que se ha compuesto con estudio bastante para una repeticion : y muy muchas con bastante para dos, tres, y quatro liciones de prima buenas aun que, por veer las en romance, y tan breve y claras, no os parecera que llevan sendas horas de estudio : y aun os certificamos que no nos bastara esto, diez annos antes, ni aun agora si Dios para tan pio negocio, no proveryera, en que nos hallassemos tan curtidos, con tan vehementes, y continuas liciones, repeticiones, disputaciones, y resoluciones dictadas, y escrita estos diez, o doze años en las materias dela dichas tres facultades, de donde se avian de coger las sobredichas determinaciones : alguna delas quales nunca hasta agora osamos dar siendo importunados por palabra y cartas de muchos excellentes confessores destos y otros reinos ».

29 Martín de Azpilcueta, *In tres de paenitentiae distinctiones posterioers commentarii*, Coimbra, João de Barreira, João Alvares, 1542, pp. 27-73.

30 MC1552, Cap. 6, p. 32 § 1. Dans la note « p » en marge de page, avec Thomas d'Aquin, Azpilcueta cite aussi les autres auteurs (S. Antonin de Florence et Jean Gerson) auxquels il fait référence dans son commentaire. Ce dernier, d'ailleurs, est lui aussi mentionné à la fin de la note. MC1552, cap. 6, p. 32, § 1 marginal note p). Cfr. Martín de Azpilcueta, *In tres de paenitentiae distinctiones posterioers commentarii*, cit., p. 32, princ.

31 Martín de Azpilcueta, *In tres de paenitentiae distinctiones posterioers commentarii*, cit., p. 32, n. 1.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

du 'simple' confesseur, d'un deuxième lecteur visé, capable d'avoir accès aux sources latines citées, ainsi qu'au complexe système de citation qui les caractérise.

2. Du portugais au castillan : réécrire un texte, ou les effets du traduire

Mais, en revenant à l'introduction au lecteur du 1552, on a vu que Azpilcueta fait référence à deux langues vulgaires, portugais et castillan, dans lesquelles, avec l'aide du franciscain 'Rodrigo', il cherche à 'épitomiser' et traduire les concepts théologiques et juridiques exprimés en latin. On peut donc imaginer que, pendant que Azpilcueta et le franciscain travaillent à la réélaboration du premier texte, en portugais, imprimé en décembre 1552, ils travaillent aussi à la traduction vers le castillan de la même version. Cette traduction, inchangée dans sa structure par rapport à l'édition de 1552, parait en septembre 1553, à Coimbra, par les mêmes imprimeurs, et avec une dédicace à Jeanne d'Autriche, princesse du Portugal et régente d'Espagne, la « princesse de la Réforme Catholique »[32], dont Azpilcueta était le confesseur. Dans ce cas, la traduction intervient à deux niveaux différents : à côté de la traduction 'culturelle' du latin au castillan qui concerne les injections juridiques, on a aussi, plus globalement, à faire avec la traduction de l'ouvrage tout entier du portugais au castillan.

Mais pourquoi concevoir une édition en castillan d'un texte portugais, tout en étant actif à Coimbra? À l'état présent de la recherche il n'est pas possible d'expliquer les raisons à la base de la dissociation entre le lieu de la traduction et la langue de cette nouvelle édition du *Manual*. Le lien avec Jeanne d'Autriche peut être une piste pour comprendre les raisons qui emmenèrent Azpilcueta à traduire le texte en castillan pendant qu'il était (encore) au Portugal. Mais le fait de traduire le texte en castillan, 'sa' langue maternelle, fut sans doute un élément qui rapprocha le *Doctor Navarrus* du texte.

Si l'on regarde la dédicace au lecteur, on peut ainsi formuler l'hypothèse que non seulement la révision du texte de départ de Rodrigo ait été le produit d'une collaboration, mais que cette révision ait été faite en travaillant, réfléchissant et discutant en deux langues. Comme on l'a dit, ces deux éditions, la portugaise de 1552 et la castillane de 1553, ne présentent pas de différences significatives dans la structure et, globalement, la traduction du 1553 semble reprendre assez fidèlement le texte de 1552. Néanmoins, si l'on regarde de près le texte, on s'aperçoit de certaines petites transformations. En traduisant le texte en castillan, en effet, Azpilcueta s'approprie de plus en plus de ce texte, en se donnant la liberté de changer des passages. Repenser le texte dans une autre langue, la langue de l'auteur, eut comme effet des changements non seulement dans la forme mais aussi dans le contenu.

[32] Sur Jeanne d'Autriche, régente d'Espagne (1554-1559) pendant l'absence du frère, Philippe II, voir Marcel Bataillon, *Jeanne d'Autriche, Princesse de Portugal*, in Id., *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Coimbra, Por Ordem da Universidade, 1952, pp. 257-283 : 283.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

Si l'on revient un moment à la définition des circonstances du péché, on peut voir un changement intéressant dans le passage du portugais au castillan: au lieu de mentionner en début du texte S. Thomas et les autres interprètes, auxquels il attribue dans le *Manual* de 1552 la définition donnée, Azpilcueta en 1553 fait référence en premier lieu au chapitre *consideret* du *Decret* de Gratien, en glissant les interprètes (parmi lesquels il mentionne notamment son propre commentaire) en deuxième position. Bien que nuancé, ce passage montre la volonté de souligner la nature entièrement juridique de la définition qu'il s'apprête à donner à ses lecteurs : « la circunstancia del pecado, *según la mente del derecho y de sus interpretes* es un accidente de aquello, que es pecado »[33].

3. La fabrique d'un texte et l'imprimerie comme outil

Le castillan reste la langue de l'édition qui paraît en 1556. Avec cette édition, qui a été largement requise, comme le souligne Azpilcueta, par le conseil du roi Philippe II, l'auteur transforme l'ouvrage de manière importante[34]. En 1556, Azpilcueta est déjà en Espagne et travaille à cette version à Salamanca, « enfermé » dans la maison de l'imprimeur du roi, Andrea de Portonariis, avec l'aide, cette fois, comme on l'apprend de la dédicace au lecteur, d'Antonio da Azurara, lui aussi un franciscain provenant de la Provincia portugaise de la Piedade (et, lui aussi, comme Rodrigo, un personnage totalement mystérieux)[35]. Dans cette nouvelle version, faite vraisemblablement à partir de l'édition de 1553, non seulement Azpilcueta ajoute cinq commentaires juridiques au droit canon, consacrés à des matières économiques (dans lesquels il développe des arguments déjà touchés dans le *Manual*), un index détaillé des matières (imprimé séparément, avec les commentaires), des sommaires au début de chaque chapitre ainsi que les réponses à de nouvelles questions provenant des milieux liés à Dom Henrique (notamment par les pères Jésuites ainsi que par le Dominicain Louis de Granada)[36]. Mais il met à jour le texte aussi avec des références au Concile de Trente, dont les premières sessions avaient été contemporaines aux premières éditions du *Manual*. Il s'agit l'on pourrait dire d'une manière de diffuser les normes du concile en traduction : un passage, encore une fois, du latin au vulgaire.

---

33 MC1556, cap. 6, p. 31 § 1. MC1553, cap. 6, p. 19 § 1. Cette définition est d'une certaine manière stabilisée dans l'édition latine. EC1573, p. 66r. « Pro fundamento materia praesentis, in primis asserimus circunstantiam peccati iuxta mente iuris […] esse quoddam accidens rei, quae peccatum est ».

34 EC1573, *Candido Pioque Lectori.*

35 MC1556, *Al Pio Lector, el Doctor Martin de Azpilcueta Nauarro, Salud. en N. S. Iesu Christo* : « Para lo qual mejor hazer hemos puesto siete meses de tanto encer ramiento, soledad, meditacion, y estudio quando nunca lo tuuimos : como allende otros es buen testigo el muy aprouado varon fray Antonio de Zurara padre muy reuerendo dela dicha prouincia de la piedad »; EC1573, *Candido Pioque Lectori.*

36 MC1556, *Al Pio Lector, el Doctor Martin de Azpilcueta Nauarro, Salud. en N. S. Iesu Christo.*

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

Un aspect particulièrement intéressant de cette édition est lié à la bibliographie matérielle. Comme l'auteur le déclare dans la préface au lecteur, le texte montre la volonté de rendre visible, avec un petit astérisque, les parties mises à jour, c'est à dire les parties ajoutées, dans le texte ainsi que dans les notes, à l'édition 1553. L'usage de ces « finding devices »[37] n'était pas une nouveauté au Portugal au XVIe siècle. On la retrouve, par exemple, dans les différentes éditions du *Dictionarium* de Antonio de Nebrija[38]. Néanmoins, elle peut constituer un indice pour comprendre la manière dont auteur et imprimeur travaillèrent ensemble durant les sept mois que Azpilcueta passa à Salamanca chez Andrea de Portonariis, pensant et ajoutant matériellement des sections au texte de 1553 : la maison d'édition pouvait effectivement être un « creuset » dans lequel la culture moderne prit forme[39].

Si l'on revient, donc, à notre chapitre six du *Manual* consacré aux circonstances du péché, on peut voir cette pratique à l'œuvre. Dans le troisième point de son argumentation, Azpilcueta parle des circonstances que le pénitent, comme il l'avait affirmé dans son commentaire au chapitre *consideret*, devait nécessairement confesser : c'est-à dire ces circonstances qui transformaient un péché de véniel en mortel ou qui faisaient d'un péché mortel d'un certain genre ou d'un certain égard un péché mortel d'un autre[40]. À cette partie, reprise sans variations significatives par rapport à l'édition de 1553, Azpilcueta ajoute une section, visualisée parmi deux astérisques (*…*), dans laquelle il fait référence et explique les nouvelles normes du Concile de Trente consacrées proprement aux circonstances du péché, notamment le chapitre cinq et le canon sept de la session XIV, clairement indiqués dans une note en marge de page. Cette session du Concile, dédiée à la pénitence, fut la quatrième célébrée sous Julius III, et eut lieu le 24 Novembre 1551. Azpilcueta n'avait ainsi pas eu la possibilité d'intégrer systématiquement ces normes dans les éditions de 1552 et 1553. C'est en tout cas ce que le *Doctor Navarrus* lui-même nous dit en introduisant cet ajout entre astérisques : « * … avisamos, que despues que esto se imprimio, declaro por herege el concilio Tridentino, al que dixere, que no somos obligados a confessar la circunstancia, que muda la especie de pecado … * ». Après la publication du *Manual*, donc, le Concile de Trente avait déclaré hérétique celui qui affirmait que l'on n'était pas obligé de confesser les circonstances qui changeaient l'espèce (« especie ») du péché. Dans ce passage Azpilcueta traduisait le canon sept cité plus haut[41],

---

37 Sur les éléments adoptés à l'époque moderne pour permettre au lecteur de comprendre les qualités et les usages d'un livre, voir Ann Blair, *Too much to know. Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Heaven & London, Yale University Press, 2010, p. 132-160.

38 Byron Ellsworth Hamann, *The Translations of Nebrija. Language, culture, and circulation in the Early Modern World*, Amherst, Univ. of Massachusetts Press, 2015, p. 25.

39 Cfr. Anthony T. Grafton, *The Importance of Being Printed*, « Journal of Interdisciplinary History », XI, 2 (1980), pp. 265-286: 267.

40 MC1556, cap. 6, § 3, pp. 31-32. Cfr. Martín de Azpilcueta, *In tres de paenitentiae distinctiones posterioers commentarii*, cit., p. 34, n. 5.

41 « Si quis dixerit, in sacramento poenitentiae ad remissionem peccatorum necessarium non esse iure divino, confiteri omnia et singula peccata mortalia…et circumstantias, quae peccati speciem mutat…: anathema sit ». *Conciliorum Oecumenicorum Decreta,* curantibus Josepho Alberigo et al., editio tertia, Bologna, Istituto per le Scienze Religiose, 1973, Sess. XIV, can. 7, p. 712.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

tout en ajoutant l'explication de la manière dont on devait comprendre ce passage, c'est-à-dire en excluant la nécessité de confesser ces circonstances qui transforment l'espèce de péché et qui marquent le passage d'un péché véniel à un autre véniel : « Lo qual *se ha de entender,* de la circunstancia, que muda la especie de pecado venial en mortal, o la del mortal en otra mortal, y no de la que muda en otro venial, que no es necesario confessarlo »[42]. Dans ce processus de vulgarisation et de circulation des normes du Concile le *Doctor Navarrus* alla, ainsi, au-delà d'une référence au simple libellé des normes en expliquant aussi ce que le Concile en soi n'explicitait pas. Azpilcueta en effet précise que, même si le Concile ne faisait référence qu'aux circonstances qui changent l'espèce d'un péché, il fallait également inclure les circonstances qui faisaient devenir mortelle une œuvre en soi bonne ou non mauvaise[43]. Enfin le *Doctor Navarrus*, en réélaborant cette fois-ci un passage tiré du chapitre 5 déjà mentionné, expliqua aussi la raison à la base de cette décision du Concile de donner autant d'importance aux circonstances qui changeaient l'espèce de péché : sans les connaître le confesseur, étant un juge, ne peut pas bien sentencier[44].

Azpilcueta revient sur la question en développant le huitième « corolario » de son argumentation. Dans ce passage, la référence aux normes du Concile de Trente, entre deux astérisques, est reprise en note et cette fois est fonctionnelle à supporter « a contrario » son idée, largement partagée, qu'il n'était pas nécessaire de confesser toutes les circonstances qui aggravent le péché, mais seulement celles qui répondent aux critères expliqués auparavant[45]. De la sorte, Azpilcueta pouvait confirmer son opinion, contraire à celle du théologien Marsile d'Inghen, selon lequel, en revanche, cette position ne devait pas être appliquée dans le cas des circonstances qui augmentaient clairement et significativement le péché, qui devaient, d'après lui, être confessées[46]. Cette réflexion est intéressante pour comprendre l'évolution du texte dans l'édition latine, parue en 1573. On y reviendra plus loin.

Si, donc, l'édition 1556 donne l'occasion à Azpilcueta d'intégrer 'en traduction' les normes du Concile de Trente qui avaient été promulguées à cette date, c'est en 1570, une fois le Concile terminé en 1563, qu'apparaît la mise à jour pour ainsi dire complète du manuel avec les normes tridentines, encore une fois en castillan (tout en gardant les notes en marge de page en latin). Azpilcueta vit à Rome depuis trois ans, néanmoins le *Capitulo veynte y ocho*

---

42 MC1556, cap. 6, p. 32. Nous soulignons.

43 « Y *aunque el concilio no expressa*, sino de la que muda la especie del pecado, pero tambien (y por mas fuerte razon) se ha de entender de la que haze a la obra, que de suyo es buena, o no mala, mortal ». MC1556, cap. 6, p. 32. Nous soulignons.

44 « Ca la razon que a ello movio al concilio, es que el confessor es juez y no podria bien sencenciar el caso del penitente, sin se le manifestar la circunstancia, que muda la especie del pecado, la qual razon milita en las tres dichas circunstancias * ». Cfr. Sess. XIV, cap. 5 « Colligitur praeterea, etiam eas circumstantias in confessione explicandas esse, quae speciem peccati mutant, quod sine illis peccata ipsa nec a poenitentibus integre exponantur, nec iudicibus innotescant, et fieri nequeat, ut de gravitate criminum recte censere possint, et poenam, quam oportet, pro illis poenitentibus imponere ». *Conciliorum Oecumenicorum Decreta*, cit., Sess. XIV, cap. 5, p. 706.

45 MC1556, cap. 6 § 7, p. 33, note h.

46 Marsilii von Inghen *Quaestiones super quatuor libros sententiarum*, Flach, 1501, in li. 4, q. 12, art. I, corol 4, p. 572.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

de las Addiciones del Manual de Confessores del Doctor Martin de Azpilcueta Navarro voit le jour dans les royaumes de Castille (à Valladolid, auprès de l'imprimeur Adrian Gemart) et d'Aragon (à Saragozza par Maria Solorzano, la veuve de Bartolomé de Nagera)[47].

Toutes ces modifications furent enfin condensées dans l'édition latine de 1573, parue à Rome auprès de Vittorio Eliano[48]. Le latin devient la langue définitive pour ainsi dire de l'ouvrage comme dans la dernière version, de 1584[49].

4. Du castillan au latin : les enjeux de l'*autotraduction*

On peut ainsi se demander quelles furent les raisons qui poussèrent Azpilcueta à traduire le *Manual* en latin. Dans ce cas, on retrouve une réponse articulée en des nombreux points de la préface au lecteur de l'édition 1573, dans laquelle le *Doctor Navarrus* clarifie les raisons qui l'incitèrent à faire face à un effort si grand, et de le faire tout seul, alors qu'il était plus qu'octogénaire. Cela d'autant plus que plusieurs personnes, expertes tant en espagnol qu'en latin, professeurs en théologie et en droit, voulaient traduire le texte à sa place (et Gaspar Fernández, 'gloire' de la société de Jésus, avait déjà commencé à le faire). Sa motivation principale était ì la suivante: il ne l'avait pas fait pour la gloire, mais pour satisfaire plus pleinement à la *Respublica Christiana*[50].

Premièrement, il avait été fortement exhorté à le faire par plusieurs hommes illustres, d'Espagne et Italie, notamment par le Cardinal Christoforo Marduzzo. De plus, une traduction d'une telle 'juteuse et recherchée brièveté' (*versio tam succiplenae, tamquam affectatae brevitatis*), riche de solutions difficiles regardant la théologie et le droit civil et canon, nécessitait à la fois la maitrise des deux prédites langues (espagnol et latin), ainsi qu'une connaissance exacte des trois facultés mentionnées, connaissance que très peu de gens obtiennent avant la vieillesse[51]. En outre, il fallait intervenir sur le texte, en ajoutant, enlevant, changeant, transposant

[47] C28, 1570a; C28, 1570b.

[48] EC1573. Sur Vittorio Eliano, neveu de Elia Levita, converti à Venise dans les années '40 et actif comme censeur des livres juifs et imprimeur voir C. Casetti Brach, *Eliano, Vittorio*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia italiana, v. 42 (1993), pp. 475-477.

[49] EC1584.

[50] EC1573, *Candido pioque lectori*: « Nunc vero reddam causas, cur non mireris quod iam octogenarius, tanto studio & labore proprio huic versioni incubuerim, cum multi pro sua in Deum & Rempublicam pietate, & in me benevolentia, latine, hispaneque, callentes sacrequae, theologiae & utriusque, iuris professores, id praestare vellent, bonamque; iam partem praestitissent, praesertim Gaspar Fernandus vir eruditissimus, Illustrissimaeque; Societatis IESV decus egregium. Non enim id feci gloriae causa, sed ut plenius satisfacere Reipublicae Christianae ».

[51] *Ibidem* : « versio tam succiplenae, tamquam affectatae brevitatis, sacrae Theologiae & utriusque iuris reconditis resolutionibus refertae, requirebat non solum utriusque praedictae linguae cognitionem, sed etiam praefatarum trium facultatum iustam intelligentiam, quae paucis ante canos contingit ».

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

beaucoup de parties : choses que seulement lui en tant que auteur avait le droit de faire[52]. En Italie, où il était arrivé pour des raisons très graves, cette traduction avait été largement demandée : là, d'ailleurs, des traductions avaient paru, en italien et en latin, sans la supervision et l'accord d'Azpilcueta, et cela allait au détriment non seulement de son nom mais aussi de la « *res christiana* »[53]. Il devait, donc, faire cette traduction en étant plus clair dans les mots, plus adapté aux décisions et plus ferme dans les raisons, mais surtout étant donné que le latin était plus diffusé, plus universel (*communius*) que l'espagnol[54].

Mais cela n'étaient pas les seules motivations à la base de ce travail de traduction. Il lui avait été suggéré d'enlever les commentaires, qu'il avait ajoutés au texte pour mieux l'expliquer, ainsi que d'ajouter l'essence de ceux-ci aux endroits opportuns[55]. Enfin, il devait ajouter en ouverture de l'ouvrage les dix *praeludia*, ainsi qu'intégrer, de manière adéquate, les normes du Concile de Trente déjà mentionnées dans le *Capitulo 28*, comme les réponses à de nouvelles questions[56]. Toutes ces opérations étaient permises seulement à l'auteur et non pas à un interprète. En terminant la dédicace au lecteur sur l'invocation à la Vierge, Azpilcueta la prie d'intercéder auprès de son fis, afin que, tout en maintenant la pureté de la langue, il puisse parler plus clairement en latin qu'en espagnol[57].

Le choix du latin était, donc, lié en même temps à la clarté avec laquelle le latin pouvait exprimer, mieux que l'espagnol, les concepts du droit et de la théologie[58], mais aussi au but de plus en plus universel de l'ouvrage, adressé à l'universalité des chrétiens, réunis sous la guide du pontife: la *Respublica Christiana* tout entière[59]. Tout en élargissement l'horizon géo-

---

52 *Ibidem* : « quod oportebat multa addere, demere, mutare, & transponere, quae nemini ut auctori licebant ».

53 *Ibidem* : « appuli, illud facere latinum (admonitum praesertim quod non sine rei Christianae, nominisque mei iactura vertebatur ab aliis in sermonem Italum, & ab aliis, in latinum) ».

54 *Ibidem* : « tanto clarius verbis, aprtus sententiis, & rationibus firmius, quanto latiunm co mmunius erit Hispano ».

55 *Ibidem* : « quod plurimis videbatur expedire, ut in hac versione seiungerentur ab eo Commentarii quos ad declarationem in eo contentorum ei adiunxeram. Tum ut esset portatilius, & non desineret esse Manuale, variis quae inserta sunt, adeo locupletatum. Tum quod non tam proderant confessariis & poenitentibus eos raro consulentibus, quam proderit medulla eorum opportunis locis eius inserta, quae nulli interpreti, praeterque Auctori facere licebat ».

56 *Ibidem*: « quod praemittenda erant ei 10 praeludia, ad multorum in eo tactorum intellectum apprime necessaria, simul inserenda opportunis locis omnia quae sacrosancr. Concil. Tid, huc pertinentia, declaravit & decrevit, & ex praedictis commentariis, & novo additionum eius c. 28 & aliis ad variorum, varia quaesita responsis, quae etiam nulli interpreti praestare licebat praeterque mihi auctori ».

57 *Ibidem.*

58 Sur le débat du XVIe siècle sur l'usage du latin dans les textes théologiques et spirituels voir Gigliola Fragnito, *La Bibbia al rogo. La censura ecclesiastica e i volgarizzamenti della sacra scrittura*, Bologna, Il Mulino, 1997. Pour le contexte espagnol voir Melquiades Andrés, *La teología española en el siglo XVI*, II, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1977, pp. 570-576.

59 EC1573, *Candido pioque lectori*. Dans sa *Relectio in caput novit de iudiciis*, déclamée en 1548 à l'Université de Coimbra, Azpilcueta souligne comme seulement le pape pouvait réunir sous sa guide et défendre la *Respublica Christiana*, aussi dans la sphère temporelle (en vertu de la *potestas indirecta* des papes), quand le salut des âmes l'exigeait. Cfr. Martin de Azpilcueta, *Relectio in caput novit de iudiciis*, in Id., *Opera Omnia in sex tomos distinctas*, Venetiis, Apud Ioannem Guerilium, 1618, t. 4, p. 606 § 163.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

graphique de circulation du texte, ce changement linguistique alla sans doute de pair avec un changement du lecteur visé. Si le manuel en langue vulgaire était adressé principalement aux pénitents et aux confesseurs, et cela en suivant les directives du Concile de Trente qui faisait de la langue vulgaire la langue de l'éducation religieuse, l'*Enchiridion* en latin, bien que destiné à circuler dans le monde entier, s'adressait lui exclusivement à un public d'érudits : le même public, probablement, auquel étaient adressées les notes dans les précédentes versions en vulgaire, qui réapparaissaient dans le texte dans la version latine, en soulignant, d'une certaine manière, l'unicité du nouveau lecteur. Ce changement de fonctions et de lecteurs visés par le manuel fut probablement lié au nouveau rôle d'Azpilcueta comme consulteur de la Pénitencerie Apostolique, le dicastère de la curie Romaine, qui avait été récemment reformé par Pius V et Charles Borromée, et qui avait comme fonction principale celle d'administrer le sacrement de la pénitence dans ces cas particuliers réservés au Pontifes pour l'Église Universelle. Le *Doctor Navarrus* devient le juriste du tribunal en 1569 et l'*Enchiridion* de 1573, qui apparaît peu après cette réforme, devient un instrument important utilisé dans son activité de consulteur[60]. Si l'on regarde ses *consilia*, publiés de manière posthume, qui sont principalement le fruit de son travail dans ce tribunal, l'*Enchiridion* est constamment cité. Et, de l'autre côté, son travail de consulteur contribua largement à mettre à jour la dernière édition de 1584, qui devient, enfin, l'instrument de travail du canoniste[61].

Si, donc, dans la dédicace au lecteur de 1573, on apprend que le choix du latin, langue plus répandue dans le monde que le castillan, allait de pair avec le désir de mieux satisfaire la *Réspublica Christiana*, en même temps dans ce texte, comme on l'a vu, le docteur Navarro met plusieurs fois en évidence le lien entre traduction, notamment *autotraduction* et transformations du texte. Seulement lui, en tant qu'auteur, avait le droit d'effectuer cette traduction et cela non seulement pour sa connaissance à la fois de la matière et des deux langues, mais aussi parce que la traduction (dans ce cas spécifique l'*autotraduction* du texte) était conçue explicitement comme un moment pour repenser et réécrire le texte, en transformant, ajoutant, éliminant et déplaçant des sections : choses que seulement l'auteur de l'ouvrage pouvait faire. Dans ces pages, d'un côté Azpilcueta revendique fortement la paternité de l'ouvrage et de la traduction tout en revendiquant la liberté, propre seulement à l'auteur, de transformer, en traduisant, le contenu du texte.

On peut voir encore une fois à l'œuvre ces transformations, en regardant de près le chapitre six du manuel, dans la version latine. Avant tout, on peut clairement identifier l'in-

60 Agostino Borromeo, *Il concilio di Trento e la Riforma postridentina della penitenzeria apostolica (1562-1572)*, in *La penitenzeria apostolica e il sacramento della penitenza. Percorsi storici, giuridici, teologici e prospettive pastorali*, a c. di M. Sodi, J. Ickx, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 2009, pp. 111-134: 131. Sur la Pénitencerie apostolique voir Arnaud Fossier, *Le bureau des âmes. Écritures et pratiques administratives de la Pénitencerie apostolique (XIIIe-XIVe siècle)*, Rome, École Française de Rome, 2018.

61 Voir par exemple Martíni Azpilcuetae Navarri, *Consiliorum seu Responsorum*, Tomi duo, Venetiis, Apud Ioannem Guerilium, 1601, Lib. I, De Iis quae, cons., n. IX, p. 217-220: 219B. « ut singulariter declaravit Caiet. super 22 S. Tho. q. 189 art 5 quem piget non allegasse in Manual. Confes. hactenus edito ubi tamen citabitur Deo annuente in proxima aeditione ».

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

tégration, dans le texte du 1573, de la section du *Capitulo 28* conçue pour mettre à jour le chapitre six, traduite en latin[62]. Notamment, en développant son huitième argument, Azpilcueta ajoute un 'dialogue' avec le dominicain Domingo de Soto, figure majeure de l'École de Salamanca, confesseur et théologien de Charles V au Concile de Trente, en discutant la position exprimée dans son commentaire au quatrième livre des *Sentence* de Pierre Lombard. Dans ce texte, de Soto prend position à côté de Marsile de Inghen, en affirmant la nécessité de confesser aussi ces circonstances qui aggravent significativement le péché[63]. Azpilcueta reste ferme sur sa position, confirmée par le Concile de Trente, et son argumentation passe du plan doctrinal aux difficultés concrètes des confesseurs et des pénitents dans la pratique de la confession : les confesseurs, en effet, étaient déjà en grande difficulté en enquêtant sur toutes les circonstances que changent l'espèce de péché, au point qu'ils trouvaient presque impossible d'examiner aussi les circonstances qui ne font qu'aggraver sensiblement le péché sans le changer en espèce. Les pénitents, de leur côté, revenaient constamment chez le confesseur, en le « tuant » avec beaucoup trop de questions, ne sachant pas s'ils s'étaient bien confessés pour ne pas avoir mentionné, par exemple, d'avoir dit ceci ou cela avant ou après d'avoir commis un péché[64]. La solution proposé par Azpilcueta pour les tranquilliser était de dire que ces circonstances ne changeaient pas l'espèce de péché quant au genre moral, *in genere moris* (gardée en latin aussi dans le *Capitulo 28*), et pourtant, comme précisée dans la traduction latine du 1573, n'était pas nécessaire de le confesser[65].

Traduire allait ainsi de pair avec le fait d'ajouter des parties, mais signifiait aussi réécrire un texte en le modifiant. Peu après, en effet, en traduisant un paragraphe ajouté à l'édition 1556, dans lequel il développait sa réponse à une question posée par Antonio da Azurara, Azpilcueta s'octroie des éloges plus explicites à l'égard du frère franciscain, qui entretemps était décédé, exemple « illustre de l'observance de la règle séraphique »[66].

---

62 EC1573, cap. 6 § 7, pp. 67v-68v; cfr. C28a, pp. 9v-10v.

63 Dominici Soto Segovensis *Commentariorum … in Quartum Sententiarum*, Tomus Primus, Salamanticae, Apus Ioannem Baptistam à Terranova, 1569, dist. 18, q. 2, art. 4, p. 763.

64 C28a, pp. 9v-10v; EC1573, cap. 6 § 7, pp. 67v-68v.

65 C28a, p. 10r. : « Y no ay otra manera para asossegar algunos destos, sino diziendo les, que aquellas circunstancias no mudan la especie *in genere moris* ». Cfr. EC1573, cap. 6 § 7, p. 67v-68r : « & vix est ulla via alia, sedandi et tranquillandi eos, que docendo illas circunstantias non esse necessario confitendas, quia non mutat speciem saltem in genere moris ». Dans son commentaire au chapitre *Consideret* Azpilcueta avait d'ailleurs expliqué que, bien que selon S. Thomas on ne pouvait pas techniquement appeler 'circonstances' celles qui changeaient l'espèce d'un acte *in genere moris*, néanmoins employer ces catégories résultait plus clair sur le plan didactique. Cfr. Martín de Azpilcueta, *In tres de paenitentiae distinctiones posterioers commentarii*, cit., p. 71 n. 117.

66 EC1573, cap. 6 § 7, p. 70v : « Quarto, inferimus solutionem illius quaestionis quam nos interrogavit admodum R. Pater Antonius de Zurara Provinciae pietatis religiosissimae, quem ego propter maximas virtutes, scientiam, & prudentiam, & quia in hoc Manuali Hispano excudendo strenue me iuuit, plurimum quum viveret merito dilexi, quemque eo magis mortuum diligo, qui vitam sanctam sine sanctissimo claudens, insignius seraphicae regulae observantiae exemplum, etiam eo nomine reliquit, quod nullatenus se habitu ordinis sui ante illam exui permisit ». Cfr. MC1556, cap. 6 § p. 37 : « Desto inferimos † la respuesta de la question que el muy reverendo señor, y padre fray Antonio de Zurara, a quien yo mucho devo y quiero por sus muy grandes virtudes, saber, prudencia, y otros muchos respectos ».

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

Mais la traduction donnait aussi à Azpilcueta l'occasion pour repenser la structure du texte et l'articulation entre ses différentes parties, ainsi que pour mettre l'accent sur des aspects qui, bien que traités dans le texte, n'avaient pas été suffisamment soulignés. Si l'on regarde le texte latin d'un point de vue formel, on voit une dernière nouveauté, au final du chapitre. Azpilcueta ajoute une partie, dans laquelle il résume, l'on pourrait dire condense en trois points le contenu prescriptif du chapitre. Conçue pour dialoguer avec le sommaire placé en tête du chapitre, cette partie met en système le texte de l'*Enchiridion* avec les *praeludia* et avait pour clé de lecture les normes du Concile de Trente[67] :

Contra praedicta errat & peccat.
I. Qui credit nullam circunstantiam peccati esse necessario confitentum. nu. 3
II. Qui credit numerum peccatorum non augeri per eiusdem peccati iterationem. nu. 16
III. Qui verum, vel verisimilem numerum iterationum pecati non confitetur. nu. 16. & sequenti
Quando vero ij censendi haeretici, consule Praeludium I. nu. 10

Ceux qui péchaient et tombaient dans l'erreur étaient avant tout ceux qui croyaient que nulle circonstance devait être confessée, aussi bien comme ceux qui estimaient que le nombre de péchés n'augmentait pas à cause de l'itération du même péché, ainsi que ceux qui ne confessaient pas le nombre vrai ou vraisemblable des péchés. La ligne finale touchait de manière ostensible la question de l'hérésie, mentionnée seulement de manière indirecte et à partir de l'édition 1556, où il avait fait référence au canon sept de la section XIV du Concile de Trente : pour savoir quand les cas mentionnés devaient être déclarés hérétiques (et cela notamment en relation à la condamnation prévue par le canon sept) - mais, surtout, quand ils ne devaient pas l'être - Azpilcueta renvoyait au premier *praeludium*, notamment au paragraphe dix, lieu privilégié auquel le canoniste avait renvoyé son lecteur plusieurs fois en discutant des déclarations d'hérésie en violation des normes tridentines sur la pénitence[68]. Dans ce passage il rappelait la définition canonique d'hérétique, en affirmant que l'on ne pouvait pas déclarer quelqu'un d'hérétique s'il n'errait pas avec obstination, c'est-à-dire s'il ne croyait pas le contraire de ce que l'Eglise avait affirmé comme vérité de foi, avec pertinacité et préparation d'esprit. La réflexion d'Azpilcueta sur l'hérésie avait ainsi comme but celui de mettre en évidence ceux qui ne devaient pas être considérés hérétiques, notamment les nombreuses personnes qui tombaient dans l'erreur simplement et en bonne fois, sans obstination[69], ou

[67] EC1573, p. 72r.
[68] Azpilcueta procède de la même manière aussi dans les chapitres deux, trois et quatre, consacrés à la confession et à la satisfaction (deuxième et troisième partie de la pénitence), ainsi qu'au savoir du confesseur. Dans le sommaire Azpilcueta mentionne la conduite hérétique et dans le paragraphe correspondant les canons du Concile de Trente sur la pénitence. Dans le résumé final, dans les trois cas, il renvoie au même *praeludium* 1, paragraphe 10. EC1573, cap. 2 § 10, pp. 54v-55r ; EC1573, cap. 3, § 56v-57r ; EC1573, cap. 4 § 7, p. 64r.
[69] EC1573, Prael. I, § 10, p. 4v.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

bien ceux qui devaient savoir mais ignoraient coupablement: dans ce cas on ne devait pas les déclarer hérétiques mais seulement affirmer qu'ils avait péché gravement[70].

Considérations conclusives

En parcourant dans ces pages l'histoire éditoriale très longue et intriquée du *Manual* de Azpilcueta j'espère avoir montré le lien étroit entre la traduction, notamment l'*autotraduction*, et la fabrique de ce texte très instable, qui changea sa peau plusieurs fois, en suivant l'exigence de donner un savoir juridique et théologico-moral constamment mis à jour. L'histoire éditoriale de ce texte est, en effet, une histoire de traductions, dans laquelle le fait de penser et de rendre un texte dans une autre langue intervient dans différent moments et avec des buts différents, au travers des opérations intellectuelles qui deviennent de plus en plus complexes dans les différentes éditions.

Avant tout, le passage du latin au vulgaire caractérise celle que l'on a appelée la pratique d' 'epitomization' du savoir juridique dans le *Manual*. On voit ce phénomène textuel à l'œuvre dans ces réélaborations du texte dans lesquelles Azpilcueta intervient radicalement sur le texte mais sans changer la langue (notamment en passant de l'édition portugaise du 1549 à celle de 1552 et de l'édition en castillan de 1553 à celle de 1556 et après à la mise à jour de 1570). Mais on a aussi la traduction du *Manual* d'une langue vulgaire à l'autre, notamment du portugais au castillan (1553) : là, comme on l'a vu, la structure reste presque stable mais l'*autotraduction* comporte des transformations, bien que nuancés, dans le contenu. Enfin, avec la traduction au latin (1573) Azpilcueta, va au-delà : non seulement il transforme radicalement le texte, en ajoutant, enlevant et déplaçant des sections, injectant l'essence de certaines parties dans le texte, et soulignant, aussi graphiquement, des aspects qui avaient été seulement évoqués auparavant, mais il le fait en traduisant le texte.

Si la langue est seulement un des différents éléments qui changent dans le processus de transformation du texte, la traduction vers « ses » langues, le castillan et, ensuite, le latin, la langue du droit et de la théologie, est l'élément qui permet à Azpilcueta de s'approprier l'ouvrage à l'origine écrit par un autre auteur, et de s'attribuer le droit des plusieurs changements qui étaient permis seulement aux auteurs. Chaque traduction marque l'évolution du livre vers une dimension de plus en plus érudite, de plus en plus juridique : en passant du *Manual* à l'*Enchiridion* il devient de plus en plus « son » texte.

Dans ce processus, l'imprimerie constitue l'outil au travers duquel Azpilcueta peut repenser le texte, aussi bien qu'un élément qui nous permet de voir les opérations intellectuelles à la base de ces transformations. D'un côté, c'est à partir de l'édition qui précède que le *Doctor Navarrus*, à chaque fois, avec l'aide des mystérieux franciscains, mais aussi, en ce qui concerne l'édition de 1556, en travaillant directement avec et chez l'imprimeur Andrea De Portonariis,

[70] EC1573, Prael. I, § 10, p. 5v.

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684

transforme le texte et le réélabore pour les éditions successives. En même temps, des signes typographiques comme les astérisques qui permettent visualiser dans l'édition 1556, les parties mises à jour, et qui répondent probablement aussi à des logiques commerciales, montrent le lien étroit entre l'opération intellectuelle de l'auteur à la base des transformations et la volonté de la rendre visible pour le lecteur et les acheteurs. De la même manière, l'absence de traduction dans les notes en marge de page, et la conséquente coprésence de deux langues (latin et castillan) dès l'édition de 1552, témoignent de la présence d'un deuxième lecteur visé, un lecteur érudit qui devient le seul lecteur auquel le texte latin est adressé.

Si, donc, le passage du « romance », portugais et castillan, au latin, destina l'*Enchiridion* d'Azpilcueta aux érudits, il marqua aussi en même temps un changement d'horizon. D'abord pensée pour le Portugal, tout en gardant un œil sur l'Empire portugais, notamment le Brésil, le manuel fut ensuite voulu pour une circulation en Espagne et dans les territoires espagnols ; mais avec le latin, le manuel du juriste de la pénitencerie apostolique s'adressa finalement explicitement à toute la République Chrétienne, le monde chrétien guidé par le pape. Le voyage du *Manual* du Portugal à Rome fut donc un voyage vers l'universalité.

Index des éditions du *Manual* d'Azpilcueta citées dans le texte :

MC1549 - Martín de Azpilcueta, Rodrigo do Porto, *Manual de confessores & penitentes*, Coimbra, João de Barreira, João Alvares, 1549

MC1552 - Martín de Azpilcueta, *Manual de confessores & penitentes*, Coimbra, João de Barreira, João Alvares, 1552

MC1553 - Martín de Azpilcueta, *Manual de confessores y penitentes*, Coimbra, João de Barreira, João Alvares, 1553

MC1556 - Martín de Azpilcueta, *Manual de confessores y penitentes*, Salamanca, Andrea de Portonariis, 1556

CR1556 - Martín de Azpilcueta, *Comentario resolutorio de usuras*, Salamanca, Andrea de Portonariis, 1556

MC1560 - Martín de Azpilcueta, *Manual de confessores & penitentes,* Coimbra, João de Barreira, 1560

C28 1570a - Martín de Azpilcueta, *Capitulo XXVIII de las Addiciones de los XXVII capitulos del Manual de confessores y penitentes*, Valladolid, Adrian Gemart, 1570

C28 1570b - Martín de Azpilcueta, *Capitulo XXVIII de las Addiciones de los XXVII capitulos del Manual de confessores y penitentes* Zaragoza, En casa de la vidua de Bartholome de Nagera, 1570

EC1573 - Martín de Azpilcueta, *Enchiridion sive Manuale confessariorum et poenitentium*, Romae, Victorium Elianum, 1573

EC1584 - Martín de Azpilcueta, *Enchiridion, sive Manuale Confessariorum et poenitentium*, Romae, Ex Typographia Georgii Ferrarii, 1584

Electronic copy available at: https://ssrn.com/abstract=3287684